

Les Livres

DOSTOÏEVSKY

Par André GIDE (*Plon*)

« C'est en se renonçant qu'on se trouve. » Comme elle est trompeuse, cette petite phrase, comme elle invite soit à la révolte de la raison, soit aux sacrifices inutiles... Est-ce par respect pour une ellipse heureuse que Gide, complice de l'Évangile, la reprenant à son compte et en faisant le motif principal de son commentaire sur Dostoïevsky, ne nous dit point que la vie renoncée et la vie « trouvée » ne sont, en vérité, pas la même... ? Les livres saints — et leurs traducteurs — n'ont pas horreur de la sentence ramassée, cryptique, et qui assiège longtemps l'esprit avant d'y entrer. (C'est le même artifice qui fait servir le verbe *être* à toutes fins chez Novalis.)

Ici, nous n'aurions qu'une banale règle de discipline dévote, une assez cruelle maxime de mortification, si nous ne savions la traduire ainsi : « Qui veut sauver son individualité perd son âme. » Car une âme vivante ne s'arrête pas à se définir, non plus qu'elle ne s'attarde à juger.

« Tu ne jugeras point ». Or Dostoïevsky n'a aucun « jugement ». Autant le discernement des passions, la prévision des sentiments lui sont donnés, et par lui prêtés à Muichkine, à Zossima, à Aliocha, autant les probabilités du monde temporel, la loi concrète des événements lui sont étrangères. Témoin la lettre lamentable après les pertes au jeu à Bade. Quand il écrit en 1870 sur l'Europe, il fait écho à des racontars et ne « juge » pas ; s'il prophétise un peu comme tout le monde, c'est sans succès. Mais sans prétention non plus. Là n'est pas son domaine. La critique et la prévision des faits, c'est une technique particulière, comme l'art des chiffres qui n'est pas la mathématique. Dans l'ordre concret et « mondain », Dostoïevsky n'est qu'humilité.

Cette humilité, que Théodore Mihailovitch porte partout avec lui, est aussi bien un moyen d'approcher, un secret pour obtenir le plus de surface possible avec le plus d'êtres possible. L'orgueilleux s'isole et s'oppose à aurui. Son mépris le sépare des objets. Or le romancier doit avoir connu l'identité, fût-ce pour une seconde, avec tous les objets qu'il a pour fonc-

route droite, comme un soleil vers lequel on marche « les yeux fixes, sans détourner la tête »? (1)

Tout cela est si peu pour étonner désormais qu'il est permis de se réjouir à l'idée même de certains poncifs qui en découleront : de même qu'un très peu de perspicacité décele déjà dans la production romanesque actuelle du sous-freudisme en série, je gage que d'ingénieux gens de lettres ne tarderont pas à nous faire renifler à plein nez des couleurs nocturnes.

Par où l'on est amené irrésistiblement à évaluer les ressources dont peut s'accroître notre fond comique par tant de nouveauté. Pour ce qui est de l'actualité même, il serait sans doute malséant de tracer la voie aux « revuistes », mais, sans se laisser entraîner par un penchant fâcheux à la gaudriole, on peut attendre avec confiance des rires inouïs.

Il est trop clair qu'il n'est aucunement question ici de l'importance théorique de la découverte de la vision extra-rétinienne, ni de ses applications éventuelles qui requièrent à tant d'égards le sérieux, voire l'émotion, mais en accordant même aux sceptiques qu'il puisse y avoir présentement mystification, quelle réussite! Et quelle étrange contrée d'aventures où le réel se mêle au fantasmagorique, où nous sommes plus souverainement entraînés que vers les îles exotiques trop prévues de tant de faux navigateurs!

Au fond, serait-ce pour déplaire au dieu des Copains? Mais il ne convient pas, quelque penchant qui nous y porte, de faire tomber les barrières que le savant met entre le poète et lui : la postérité saura faire et le partage et le total. A nous, demeurant dans l'orientation donnée à ces menus propos, de jauger sans plus tarder les richesses qui nous sont offertes.

On parle volontiers en mainte circonstance de « renouvellement » de la psychologie littéraire ; la vision extra-rétinienne fait mieux : elle est un ENRICHISSEMENT, ce qui est dire, au plein sens du mot, nouveauté, j'entends conquête, annexion d'un domaine vierge.

1^{er} mars 1923

GABRIEL AUDISIO.

(1) A cet égard il ne serait pas indifférent d'établir un rapport entre la « circularité » du champ visuel paroptique et telles tentatives de la peinture moderne qui pourraient apparaître ainsi moins « cérébrales » qu'on a pu croire.

tion de comprendre. Et il faut beaucoup d'humilité pour qu'un Dostoïevsky vive de plain-pied avec ceux qui l'entourent. Il faut renoncer à beaucoup d'esprit, à bien des jugements faciles.

« L'enfer, d'après Dostoïevsky, c'est la région intellectuelle. A travers tous ses livres, nous constaterons une dépréciation non point systématique, mais presque involontaire, de l'intelligence. » Et plus loin : « Ce qui s'oppose à l'amour, ce n'est point tant la haine que la rumination du cerveau. L'intelligence, pour Dostoïevsky, c'est précisément ce qui s'individualise, ce qui s'oppose au royaume de Dieu, à la vie éternelle. »

L'intelligence, elle, conduit au quiétisme, qui « plonge l'homme, dit Rusbrock l'Admirable, dans cette ignorance non pas supérieure, mais inférieure à toute connaissance ». « Et cette tranquillité est l'oubli de Dieu, de soi-même et des autres... le contraire de la paix de l'abîme, de cette paix merveilleusement pleine d'activité, pleine d'affection, pleine de désir, pleine de recherche, paix brûlante et insatiable qu'on poursuit de plus en plus après l'avoir trouvée. » C'est cette « paix de l'abîme » que connut Dostoïevsky. Et l'on comprend bien que cet abîme de Rusbrock est tout le contraire du gouffre infernal.

Pour d'autres âmes, le chemin vers la sérénité peut être différent, j'en suis convaincu. Et précisément emprunter les voies de la raison. Mais l'exemple de Dostoïevsky nous importe. Si les passions humaines — celles d'autrui mêlées aux siennes propres — traversées d'une certaine façon, conduisent à la plénitude de l'effusion spirituelle (encore une fois, pour d'autres âmes, d'autres véhicules seront meilleurs conducteurs), alors le romancier, l'artiste se trouve en possession des clefs d'une des portes célestes. La connaissance des hommes, sur le plan de l'amour, telle que la peut pratiquer l'écrivain sans sortir de son métier, s'il veut renoncer à certain orgueil d'individualité — d'ailleurs moderne et occidental, et emprunté à d'autres castes — la compréhension passionnée peut achever, plus sûrement que la prière, vers « cette ivresse d'esprit, cet état où la jouissance dépasse les possibilités qu'avait entrevues le désir ».

Une telle connaissance et un tel amour sont des buts suffisants par eux-mêmes. « Dostoïevsky ne cherche pas tant une solution qu'un exposé. » C'est en quoi il est avant tout romancier.

Gide aussi. Ce qu'il apprécie le plus, c'est la richesse d'un beau faisceau de questions. Les réponses, il y en aura toujours. Les questions sont plus rares. (Saul le dit explicitement.) Pourtant, romancier Gide l'est ici moins qu'ailleurs. Peut-être parce que la « réponse », la solution, pour une fois lui importent davantage. Attention à ce livre ! Pour ceux qui cherchent le « secret » de Gide, c'est un précieux document. De ce secret, ils s'approcheront cette fois, pensons-nous, plus que jamais. Ils brûlent ! Mais ils sauront bien s'égarer.

Ce n'est pas pour les dérouter que Gide insistera beaucoup sur cette possession de la béatitude, qui nous est offerte *dès maintenant* pour prix de certain renoncement. Renoncement à quoi ? Peut-être bien à l'unité

de la personnalité, devrait-on dire, au lieu de mettre ici « l'âme » et « la vie » qui sont précisément ce qu'il s'agit d'atteindre, mais que nos habitudes d'action nous font confondre avec leur expression *mobilisée*. Or l'être engagé dans les luttes où il croit s'affirmer, où il s'agit sans s'accroître, ne peut épouser cette plénitude qui, « indépendante du temps, consiste dans un éternel MAINTENANT ».

Cette intensité immédiate de la jouissance, qui n'est strictement ni intellectuelle, ni morale, ni passionnelle, ni esthétique, mais d'un autre ordre, c'est une notion que l'Occident a peu approfondie, et pour laquelle les mots lui feront longtemps défaut. Certaines critiques y voient un hédonisme suspect (v. la lettre de François Le Grix dans *la Revue Hebdomadaire*), Gide lui-même parle de « bouddhisme », de « quietisme » à quoi nous conduirait Dostoïevsky, ce qui est un peu déroutant et peut-être près d'être injuste.

Non. Soyons prudents. Il y a là une notion familière à l'Asie religieuse, et qui demande à être explorée avec d'infinies précautions (sous peine de rencontrer ces pièges où tombèrent tout de suite les théosophes anglo-saxons, par exemple).

D'autre part, Gide ne feint-il pas trop de timidité, et peut-être nous retarde-t-il, quand il doute si la dualité « manichéiste » qu'il décale chez certains personnages de Dostoïevsky, existe aussi dans la réalité. Nous n'avons pas de mal à admettre que l'homme puisse être double, nous qui avons tant de peine à le contraindre à n'être *que* double ! Ce n'est pas une division qu'apporte Manès, je pense, c'est au contraire un groupement d'éléments plus ou moins rebelles qu'il ramène à deux parce qu'il serait absolument impossible de les ramener à un ; sauf en quelques moments de terrible effusion, moments qu'il ne serait pas même bon de souhaiter prolongés ; tels qu'ils sont, ils suffisent à charger de sens le reste des années. (D'ailleurs la dualité manichéiste n'est pas celle toute linéaire du bien et du mal ; ce serait plutôt, si l'on tient à simplifier, celle du « spirituel » et du « temporel » (1), deux royaumes qui cessent de se combattre dès que nous cessons de vouloir les forces à l'unité.)

Dostoïevsky atteint la paix à travers l'inconséquence des êtres ; « je ne crois pas, dit Gide, qu'il y ait beaucoup d'inexplicable (chez Dostoïevsky) dès que nous admettons dans l'homme la cohabitation de sentiments contradictoires. » Et je crois assez que le roman français, que l'intelligence française ne connaîtront toute leur puissance que du jour où l'on cessera de tenir cette cohabitation pour « déconcertante ».

Je ne sais si c'est faire preuve d'un sens obtus des correspondances, mais je ne vois pas encore trop clairement par où Blake et Dostoïevsky

(1) « Rendez à César... », précepte franchement dualiste, est peut-être le plus oublié de tout l'Évangile, et le plus nécessaire au monde d'aujourd'hui. Gide (*Revue de Genève*, 1^{er} janvier) n'est pas loin de voir — et nous avec lui — dans cet oubli profond, l'explication du mal européen.

se rencontrent si fort, — si ce n'est en Gide qui les allie (et en Nietzsche, où tout se rencontre bien fort). Blake n'est pas humble, Dostoïevsky n'est point lyrique ; leurs esthétiques s'opposent presque et leurs mystiques n'empruntent pas les mêmes voies. Mais je ne puis me tromper, car dans cet ordre les contraires sont proches de l'identité...

Le livre de Gide contient maint développement important — la thèse de Nationalisme et Littérature y reparaît — et des remarques sur la maladie de Dostoïevsky, sur lesquelles j'aimerais voir l'auteur revenir quelque jour. La thèse de l'artiste nécessairement taré étant reconnue trop sommaire, ne pourrait-on chercher dans le sens que voici : le malade, c'est chose entendue, est exceptionnel « d'office ». D'emblée, il lui est facile d'apporter du neuf. Toute sa vie le fait unique. Je suis tenté de croire que l'artiste, sain et équilibré en tant que constructeur, permet en soi, avec quelque inconsciente bienveillance, des caractères morbides qui l'aident à se différencier, à aiguïser, à justifier aussi sa propre passion pour l'œuvre. Chopin désespéré, Poë dipsomane, rompaient plus aisément leurs attaches (là est l'important, car le monde tire bien fort et retient, accapare et dissout ceux qui s'y trouvent trop confortablement). Mais une fois enfermés avec l'ouvrage, ces hommes sont de formidables bûcherons, capables d'une intensité, d'une rectitude d'effort qui sont à l'opposé du morbide. Leur santé s'est retranchée là. Le reste, ils l'abandonnent volontiers, c'est la part du feu. Le monde les connaît sous un masque d'épileptique ou d'ivrogne. Mais ils ont leur santé ailleurs. La maladie, la singularité qu'un autre serait tenu de réduire, sous peine de perdre confiance, ils la laissent croître. C'est d'ailleurs leur métier de laisser croître tout ce qu'on supprime. Et ils renoncent plus aisément à la santé, à l'ordre, à la respectabilité, parce qu'ils ont tout cela en double, dans un autre monde, et parce que le siècle n'est pas leur seule demeure, et parce que Blake a dit : « La cérémonie extérieure est de l'Antechrist ».

PIERRE DE LANUX.

SUR LE FLEUVE AMOUR

Par Joseph DELTEIL. (*La Renaissance du Livre*)

Il me paraît impossible que le lecteur de Joseph Delteil ne se sente ému devant la dédicace de son roman :

A maman
A la Vierge Marie
et
Au général Bonaparte.